

Marc Porée

La diététique de Keats

Peut-être que je mange pour me
persuader que je suis quelqu'un¹.

*Jadis, si je me souviens bien, ma vie était un festin où s'ouvraient tous les cœurs,
où tous les vins coulaient.*

*Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux. – Et je l'ai trouvée amère. – Et je l'ai
injurée.*

Chez Arthur Rimbaud l'histoire d'amour avec la poésie commence par une fin, et une fulgurante apocalypse : à peine prise, la Beauté s'avère à repousser. Elle ne jouit pas ou ne fait pas jouir². Chez John Keats la même histoire d'amour avec la beauté s'ouvre sur une faim, se prolonge en jouissance avant de s'achever en une implacable oblation, un sacrifice au goût amer dans le temple de la Mélancolie :

*Ou bien si ta maîtresse exhibe un somptueux courroux,
Emprisonne sa douce main, et laisse-là se
déchaîner
Et puise, puise goulûment à ses yeux sans pareils.*

*C'est avec la Beauté qu'elle demeure, la Beauté promise
à la mort
Et la Joie dont la main est toujours à ses lèvres
En un geste d'adieu ; voisine aussi du douloureux Plaisir,
Qui se change en poison le temps que la bouche en
abeille l'aspire :*

*Oui, dans le temple même de la Jouissance,
La Mélancolie voilée a son autel souverain,
Visible à nul pourtant sinon celui dont la
langue énergique
Sait faire contre son fin palais exploser le raisin de
la joie.*

*Son âme goûtera la tristesse de son pouvoir,
Et sera suspendue parmi ses trophées de nuages³.*

Rimbaud et Keats traduisent tous deux leur désir en termes d'expérience de la bouche (négative ou positive), nous invitant à réfléchir à ce qui lie l'expérience esthétique à l'oralité, et du même coup, au rapport que l'activité poétique entretient avec la recherche d'une satisfaction orale. Il ne s'agira pas ici d'opposer le dérèglement raisonné de tous les sens du premier au culte des sensations du second, mais plutôt de suivre comment,

1. Keats, *Lettres*, traduites par Robert Davreu, Paris, Belin, 1993, Lettre à Woodhouse, 21 septembre 1819, p. 353.

2. Anne-Emmanuelle Berger, *Le Banquet de Rimbaud*, Recherches sur l'oralité, Paris, L'Or d'Atalante, Champ Vallon, 1992, pp. 11-14.

3. « Ode sur la Mélancolie », 18-30, traduit par Robert Davreu, *John Keats*, Seul dans la splendeur, Paris, Orphée La Différence, 1990, p. 102.

chez le poète anglais, le surinvestissement de l'activité orale (dont l'origine est à chercher du côté d'un manque affectif, d'une pénurie de mère¹) procède, avec la volonté de jouissance qui le caractérise, d'un désir de mettre la « scène de l'oralité » à l'unisson de la « cène de l'écriture ». Ce dont témoigne de somptueuse façon ce passage d'une lettre adressée par le poète à son ami Dilke. Il vient de « parler » à bâtons rompus de poésie, de son désir de s'établir à Londres et d'y « trimer » pour s'offrir du plaisir :

En parlant de Plaisir j'écrivais à l'instant d'une main tandis que de l'autre je portais à ma bouche une Nectarine – un vrai délice par Dieu – Elle a coulé douce, pulpeuse, moelleuse, duveteuse – tout son délicieux embonpoint a fondu dans ma gorge comme une grosse Fraise béatifiée. Je vais certainement procréer².

Tout Keats est là, ou presque : dans cette extravagante et prolifique conjonction entre l'écrire et le manger, la plume et la bouche. A mi-chemin de l'ardente dévotion et du discret sacrilège, le poète communité lascivement sous les deux espèces. Convaincu de l'imminence d'un enfantement, il fait pénétrer en lui un fruit de chair, tout au plaisir de concevoir son potentiel de transsubstantiation littéraire.

Les poètes, comme les philosophes³, ont un ventre, et les régimes alimentaires ne leur sont pas étrangers. L'exemple de Lord Byron est resté célèbre dans la littérature anglaise, au point de conduire Gabriel Matzneff à analyser son œuvre et sa vie à la lumière de sa *diététique*⁴ : le terme y est certes pris dans son acception la plus large – incluant sa philosophie de l'existence, son art de vivre, son comportement en face de l'amour, de la création littéraire, de la société et de Dieu – mais fait la part belle à la détermination d'un comportement nutritif, à l'origine d'une sensibilité et d'un comportement tout court, marqué en l'occurrence par une alternance constante, chez un poète omnubilé par son poids, de jeûnes et de bombances.

Si l'on s'en tient à sa correspondance, Keats semble également hésiter entre la fermeté, la résolution qu'il veut inébranlable et la tentation du laisser-aller, de l'indolence créatrice. Cette incertitude, Keats la traduit en termes alimentaires, au propre comme au figuré. Tantôt, ce sont les faveurs « empoisonnées » du public dont il dit vouloir détourner sa bouche, pour mieux fuir la facilité, tantôt il rêve de s'abandonner aux attraits gustatifs d'une délicieuse promenade :

J'aimerais me promener en ce moment dans ton Jardin – en goûtant les pommes – en tâtant les poires – en soupesant les prunes – en grignotant les abricots – en croquant les pêches – en suçant les nectarines – en découpant les melons – j'ai aussi un grand faible pour les cerises trop mûres pleines de gerces sucrées – et un groseiller blanc pour vous tenir compagnie – j'adore paresser sur une pelouse auprès d'une mare couverte de nénuphars pour manger des groseilles blanches en regardant des poissons rouges⁵.

On a beaucoup glosé sur son prétendu faible pour les sucreries mielleuses et les critiques n'ont pas manqué de se gausser, qui (Thomas Carlyle) d'une misérable créature soupirant après des friandises qu'il ne peut obtenir, qui (W.B. Yeats) d'un garçonnet, le

1. Cf. Bernard Bruguière, « Keats and Proust : A Study in affinities », *History of European Ideas*, vol. 1, n° 2, Pergamon Press, 1981.

2. Lettre à W.C. Dilke, le 22 septembre 1819, *op. cit.* p. 362.

3. Michel Onfray, *Le Ventre des philosophes*, Paris, Grasset, 1989.

4. Gabriel Matzneff, *La Diététique de Lord Byron*, Paris, La Table Ronde, 1984.

5. Lettre à Fanny Keats, le 28 août 1819, *op. cit.*, p. 342.

nez écrasé sur la vitrine d'un magasin de bonbons. Il y a longtemps qu'on a blanchi le poète de ces accusations d'esthétisme décadent avant la lettre : plus conformes à son tempérament, la force virile de son appétence, l'ardeur plaisamment « hénaurme » de sa faim ne laissent pas d'étonner :

Et puis j'ai si faim – un Jambon ne me fait que très peu d'usage et les volailles me sont comme des alouettes – une Fournée de Pain ne me fait pas plus d'effet qu'un tout mince gâteau sec ; et je peux avaler une tête de veau aussi facilement que je le faisais des berlingots – Je descends tout un chapelet de saucisses aussi aisément qu'une langue-de-chat à deux sous – oh ma chère je vais bientôt devoir me contenter d'une barrique de lait et d'un panier à linge d'œufs lorsque je serai chez les gens des Highlands¹.

Sa faim est catholique, sa soif inextinguible et son besoin de savoir et de saveur irréprensible. Ses fantasmes d'incorporation se veulent sans limite, en prise sur un monde éminemment comestible. Les choses sont pour lui des fruits, dont elles partagent « la rondeur, la succulence, le duvet, la saturation, l'éclat » ainsi que l'écrivait Charles Du Bos². Aussi craint-il à tout moment de voir « le palais de son esprit » perdre le sens du goût. Il prête son avidité à ses amis lecteurs : « Je n'aimerais pas être des pages sur ton chemin lorsque tu es d'humeur passablement dévorante – tu es sans pitié – tes dents sont la Roche tarpéienne en bas de laquelle tu culbutes les Poèmes épiques comme un dément »³. Relisant *Le Roi Lear*, il se plaît à éprouver « l'aigre-doux de ce fruit shakespearien »⁴. Sur-tout, sans savoir que seule l'âpre vérité saura le combler, il confie sa conviction « que nous jouirons encore davantage de ce que nous appelons bonheur ici-bas sur un mode plus raffiné et indéfiniment – Et pourtant pareil destin ne peut échoir qu'à ceux qui trouvent leurs délices dans la sensation plutôt qu'aux affamés de Vérité comme toi »⁵.

Keats est probablement le poète qui a su le mieux peindre les affres de la faim, la douleur du sevrage, le dévoiement de l'appétence, la stérilité du jeûne. Qu'on lise le livre II, vers 316-32, d'*Endymion* pour s'en convaincre : le jeune berger a des accents presque gidiens pour chanter son exil des nourritures auxquelles il s'attendait. Assise auprès du pot de basilic où elle a enterré la tête de son amant, Isabella en oublie l'appel de la faim. Quant au chevalier solitaire et pâle de la ballade de « La belle dame sans merci », il a entendu trop tard l'avertissement de ceux qui, avant lui, ont cédé aux ensorcelants appâts – racines savoureuses, miel des bois et manne en rosée – d'une maîtresse faussement nourricière :

*Je voyais leurs bouches faméliques, dans le crépuscule,
Pour m'avertir, sinistrement béantes,
Et je m'éveillai pour me retrouver ici,
Au flanc glacé de la colline⁶.*

1. Lettre à Fanny Keats, 2, 3 juillet 1818, *op. cit.*, p. 158. On pourra citer, en contrepoint, cet autre récit de voyage au cours duquel le poète s'amuse à revisiter la tradition de la muse nourricière : « Parfois, lorsque je suis fatigué je m'appuie de manière plutôt languissante contre un Rocher, & rêve de voir quelque Beauté fameuse descendre de son Palefroi au passage ; s'approcher de moi avec – ses sacoches de selle – & me donner – une ou deux douzaines d'excellents sandwiches au roast beef », lettre à Mrs James Wylie, 6 août 1818, p. 197.

2. *Journal 1921-1923*, p. 203, cité par Albert Laffay dans son introduction à *Keats, Poèmes choisis*, Paris, Aubier-Flammarion, 1968, p. 28.

3. Lettre à Benjamin Bailey, 8 octobre 1817, p. 63.

4. « En s'asseyant pour relire une fois encore *Le Roi Lear* », v. 8, traduit par Robert Davreu, p. 46.

5. Lettre à Benjamin Bailey, 22 novembre 1817, p. 70.

6. 41-44, traduction Albert Laffay, p. 291.

La règle non écrite de la constitution physiologique keatsienne stipule que quiconque pervertit son appétit en l'entraînant au-delà de sa sphère naturelle, meurt de faim¹. A l'inverse, parlant du besoin d'amour, le poète ne craint pas de donner chair et sensualité à son platonisme encore juvénile, en célébrant la salutaire justesse de ses affinités électives :

*quand nous nous combinons de la sorte,
La vie s'alimente de sa propre substance,
Et nous sommes nourris comme la couvée du pélican.
Ah ! si délicieuse est cette nourriture qui ne rassasie pas...²*

Aussi sera-t-on tenté de voir dans le repas présidant aux fastes de la « Vigile de la Sainte-Agnès » le premier sommet de la diététique keatsienne. La veille de la Sainte-Agnès, à en croire la légende, les jeunes vierges qui se couchent sans manger voient leurs rêves exaucés, le jeûne ayant par ailleurs pour propriété de chasser du corps les humeurs vicieuses, comme la concupiscence. Madeline s'est donc retirée à jeun dans le paradis clos de sa chambre où elle semble hors d'atteinte, comme abstraite de la communauté des hommes, à l'écart du principe de réalité aussi. En contrebas, mais aussi en contrepoint de cette négation du corps, les invités du père de Madeline font ripaille et leurs grossiers appétits ont tôt fait de les noyer « dans le vin du Rhin et l'hydromel engourdissant ». Le champ est libre pour son amant Porphyro, pèlerin lui-même « affamé », dont le « stratagème », à en croire certains, s'apparenterait à celui d'un Lovelace usant de substances opiacées pour perpétrer le viol de Clarissa :

*Et elle dormait toujours en un sommeil aux paupières d'azur
Dans le linge pâle et lisse fleurant la lavande,
Tandis que, hors du cabinet, il apporte un monceau
De pommes candies, de coings, de prunes, de calebasses,
Et de gelées plus douces que le caillé crémeux,
De sirops lumineux au parfum de cannelle,
De la manne, et des dattes que les caraques
Ont apportées de Fez, et des friandises épicées qui, toutes,
Sont parties de la soyeuse Samarcande ou du Liban prodigue en cèdres.*

*Il entasse toutes ces délices d'une main fiévreuse
Sur des plats d'or et en des corbeilles étincelantes
D'argent tressé ; elles s'amoncellent, somptueuses,
Au cœur délicieux de la nuit,
Emplissant la chambre glaciale de parfums légers.
– Et maintenant, mon amour, mon beau séraphin, éveille-toi !
Tu es mon paradis et je suis ton ermite ;
Pour l'amour de la douce Sainte Agnès, ouvre les yeux,
Ou bien à tes côtés je vais m'assoupir, tant mon âme est lourde de douleur³.*

Les travaux d'approche d'un séducteur se muent en rites propitiatoires, la table se fait autel, les plats, ostensoirs et la présentation, offrande. Motivant l'adoration respectueuse du fidèle, la continuité est parfaite entre le linge lisse et fleurant la lavande de Madeline,

1. Cf. *Endymion*, IV, 646-49.

2. *Endymion*, I, 812-815, traduit par Paul Gallimard, *Poèmes et Poésies*, Paris, Mercure de France, 1910, p. 219.

3. 262-279, traduction Albert Laffay, p. 277, 79.

aux immaculées suggestions d’inviolabilité, la riche étoffe sur la table « où la pourpre, l’or et le jais se croisent » et la « soyeuse » Samarcande, sacrée pays de cocagne : moins morceau de bravoure que *blason*, le passage exhibe l’attrait intouchable d’un corps en gloire. La magnificence du repas, reflet de la munificence du mystérieux donateur, procure en outre au lecteur la jouissance allitérative du texte, naturellement intransitive, associée au plaisir « différent » de la description en son magistral ordonnancement. L’amplification luxueuse relève bien de cette façon qu’ont les écrivains de « faire chatoyer les adjectifs, papilloter les adverbes, froufrouter les phrases »¹. Le plaisir de décrire pour décrire, particulièrement sensible dans l’art de la mise en scène, consacre l’un des aspects les plus ostensiblement ornementaux et décoratifs du poème ; pour ce qui est du banquet, il est oublié dès le réveil de Madeline, au grand dam des lecteurs rationalistes ! Contrairement à Adam et à l’Ange Raphael dans la fameuse scène du *Paradis Perdu* (V, 303-450), à laquelle renvoie allusivement la scène, les deux amants ne *mangeront pas* le repas amoureux préparé : c’est à peine s’il aura servi d’appât, de miroir aux alouettes. Cet intermède – ou faut-il dire cet entremets – aura fait monter la tension dramatique par de lents et progressifs glissements vers le plaisir, retardé le moment attendu de la « *solution sweet* » entre les deux amants sans jamais interférer avec elle, sous peine d’altérer la prééminence de la seule consommation digne de ce nom, toute spirituelle. Parce que la magie n’y est pas étrangère, dans sa double modalité d’apparition puis d’escamotage des aliments, la scène se donne pour l’équivalent littéraire d’un trompe-l’œil. Mais la tentation n’a même pas eu lieu. En tout cas pas au sens adulte du terme, si l’on songe que la nourriture proposée à Madeline – uniquement des sucreries, sans la moindre place pour la viande – fait l’économie de la mastication et favorise même une oralité régressive, nostalgique du temps où le nourrisson tétait sa mère. Dira-t-on, selon une lecture freudienne, que Keats s’efforçait de sublimer ses pulsions amoureuses en les libérant de la tyrannie de la génitalité² ? Ou, au contraire, que le détour par la valeur ajoutée des aliments, de type imaginaire, est seul en mesure de fonder en réalité un rêve d’union, autrement condamné à rester un songe creux ? Rejeter de manière aussi patente les valeurs primaires de la nourriture, pour ne retenir que son « *edibility*, »³ contenue en puissance plutôt qu’en acte, en évocation plutôt qu’en ingestion, c’est, en tout cas pour un poète, s’assurer d’un fantasme qui résiste à sa propre consommation. En lieu et place des mets qui s’offrent, ce sont les mots qu’on déguste, *ad libitum* et sans risque de nausée...

Tenue à égale distance des excès de la débauche et de l’abstinence, la gratification consacre la part de « supplément » d’un somptueux « festin en paroles ». Tel est le mouvement de la diététique keatsienne, marqué par une abstention croissante, que corrobore la prime donnée à la discrimination, au raffinement, à la « distinction » – terme que l’on se risquera à prendre dans le sens que lui donne un Pierre Bourdieu. Non sans excès, on s’est récemment évertué à montrer combien le souci du raffinement keatsien, de pair avec son aversion pour toute forme de licence ou d’intempérance, trahissait à la fois ses origines sociales modestes et sa position sociale incertaine. Pressé de devenir « quelqu’un », Keats aspire au « code génétique de la classe moyenne » mais se montre sur-

1. J. Richepin, à propos de la description chez Zola, cité par Philippe Hamon, *Du Descriptif*, Paris, Hachette Supérieur, 1993, p. 74.

2. On rappellera que la composition de la *Vigile* a coïncidé avec la promesse de fiançailles passée en décembre 1819 entre Keats et Fanny Brawne, seule note d’optimisme dans une période particulièrement riche en malheurs pour le poète.

3. Caractère de ce qui est mangeable, pour le dire avec Christopher Ricks, *Keats and Embarrassment*, Oxford, Oxford University Press, 1976, p. 130.

tout envieux de l'aristocratie du goût propre à Byron¹. Transcendant la roborative vulgarité de son tempérament de Cockney, il finit par ne se reconnaître que deux « passions de bouche », le gibier et le vin de Bordeaux, l'ironie voulant que son penchant pour la mesure du *claret* excède... toute mesure :

C'est la seule chose du palais à laquelle je trouve un plaisir sensuel (...) Car c'est vraiment si bon – ça vous remplit la bouche d'une fraîcheur jaillissante – avant de descendre, froid et sans fièvre – et puis on ne le sent pas se quereller avec le foie – non c'est un Pacificateur et il repose aussi tranquille que dans le raisin – et puis il est parfumé comme la Reine des Abeilles ; et sa partie la plus éthérée monte au cerveau sans assaillir les appartements cérébraux comme un taureau en rut dans un mauvais lieu qui fonce contre chaque porte en se cognant la poitrine ; au contraire il marche plutôt comme Aladin dans son palais enchanté, à pas si doux qu'on ne les entend pas... D'autres vins, d'une nature plus lourde et plus alcoolisée transforment l'homme en Silène ; celui-ci en fait un Hermès – et donne à la Femme l'âme et l'immortalité d'Ariane pour laquelle Bacchus gardait toujours un bon chai de Bordeaux².

Keats apprend à restreindre, raréfier, purifier l'objet de ses dilections. Conçu dès l'origine comme un régime alimentaire, son programme poétique prévoyait de faire d'abord toute sa place à l'« *indulgence* » (difficile à rendre, ce terme évoque les petites douceurs ou gâteries qu'on s'autorise complaisamment) :

Je vais d'abord parcourir le domaine de Flore et du vieux Pan ; dormir sur l'herbe ; me nourrir de pommes rouges, de fraises ; cueillir chaque plaisir, selon ma fantaisie ; retenir les nymphes aux blanches mains dans des coins d'ombre pour obtenir de doux baisers des lèvres qui se dérobent ; jouer avec leurs doigts et jouir du recul charmant d'une épaule blanche que deux lèvres mordent aussi fort qu'elles le peuvent...³

Très tôt annoncée cependant, la tonalité sacrificielle l'emportera, mais sans jamais pour autant se faire ascétique. Tout est mis en œuvre pour se garder d'un redoutable écueil : la sensation qui s'écoeure ou s'affadit, perd son tranchant par suite d'emmiellement excessif, se destitue de sa précieuse lucidité. Dès la première strophe, le poète de l'« Ode sur la Mélancolie » affirme avec vigueur son refus de mordre dans les fruits vénéneux aux promesses de paradis artificiels et récuse l'intoxication opiacée, par peur de ses stupéfiants effets, susceptibles de noyer en son âme « l'angoisse vigilante⁴ ». Loin désormais de toute coquetterie, il s'autorise pour seul luxe ce raisin *unique*, fracassé d'une langue vigoureuse contre le fin palais – à croire que le plaisir suprême réside dans la maîtrise du plaisir, dans une gratification partielle et absolue à la fois qui limite la satisfaction tout en l'exacerbant. Au terme d'un parcours vital au cours duquel il aura, littéralement, usé les capacités de son corps à connaître la jouissance, Keats découvre le caractère inextricablement mêlé de la douleur et du plaisir, qu'accentue l'infirmité du corps, de la bouche, piètre goûteuse : « voisine aussi du douloureux Plaisir, / Qui se change en poison le temps que la bouche en abeille l'aspire⁵ ».

1. Marjorie Levinson, *Keats's Life of Allegory*, Oxford, Basil Blackwell, 1988, p. 26.

2. Lettre à George et Georgiana Keats, 14, 19 février 1819, *op. cit.*, p. 272.

3. « Sommeil et Poésie », 101-109, traduit par Albert Laffay, p. 32.

4. « Ode sur la Mélancolie », 10, traduit par Robert Davreu, *op. cit.*, p. 102.

5. v. 24-25, traduit par Robert Davreu, p. 102.

Dans la poésie de Keats, chaque saut qualitatif, chaque métamorphose, chaque supplément visionnaire, est précédé par une ingestion, solide ou liquide. Au début de *La Chute d'Hypérion*, le poète découvre les restes d'un repas champêtre – à nouveau, celui préparé par Eve pour Adam et l'ange Raphael dans l'innocence végétale du Paradis miltonien. Surpris par cette atmosphère d'après la chute, il goûte néanmoins aux délicieux reliefs et boit un frais breuvage transparent (différent du sombre vin bachique de l'« Ode au Rossignol ») qui le plonge dans un lourd sommeil. A son réveil, transporté dans un étrange paysage, il rencontre la sévère Moneta, subit une épreuve iniatique et découvre la mortalité, la sienne, celle de l'histoire et de tous les hommes. Cette longue rasade (« full draught ») aura donc été la mère de son chant mélancolique (« the parent of my theme », comme il est dit au vers 46 du chant I). De même, à l'orée de son poème, Keats rappelle un autre précepte alimentaire, un autre impératif diététique, dont le respect suffirait à faire de chacun de nous des poètes, s'il n'en allait pas de la langue comme du corps : le mésusage est une faute qui comporte sa sanction immédiate :

*Car tout homme dont l'âme n'est pas une motte d'argile
A des visions et pourrait parler s'il avait aimé,
Et s'il était bien nourri de sa langue maternelle¹.*

Il faut beaucoup et longuement aimer sa langue pour espérer se l'approprier, à la manière d'une fleur qui « doit absorber la nature du sol/Avant de pouvoir s'épanouir » (« Sonnet à Spenser », 11-12). Or, Keats sait que le temps lui est compté. Faute de cette lente et patiente ingestion, il s'imagine ne jamais être en situation de figurer dans le panthéon des lettres anglaises, aux côtés d'un Spenser, d'un Shakespeare ou d'un Milton. Craignant de faire fausse route, il se détourne de la muse qui affame le poète par ses austères attraits, renonce aux stériles latinismes miltoniens, se rappelle enfin que Dante, le poète de la *Divine Comédie* dont l'influence est si présente dans les deux *Hypérion*, est aussi l'auteur d'un *Convivio*, d'un Banquet à la gloire de la langue maternelle². C'est donc dans une langue saturée d'anglicité, voluptueusement « chattertonienne », que Keats livre l'apothéose de son propre mûrissement : l'« Ode à l'Automne », sorte de legs testamentaire offert à la postérité, hymne dont l'euphorie à peine voilée célèbre une saison forçant la complicité par l'incitation à jouir longuement de ses nourritures terrestres :

*Saison de brumes et de moelleuse profusion,
Tendre amie du soleil qui porte la maturité,
Avec lui conspirant à bénir d'une charge de fruits
Les treilles qui vont courant le long des toits de chaume ;
A courber sous les pommes les arbres moussus des fermettes
Et à gorger de suc tous les fruits jusqu'au cœur ;
A boursoufler la courge et grossir les coques des noisettes
D'un succulent noyau ; à faire éclore plus
Et toujours plus encore de fleurs tardives en pâture aux abeilles,
Au point qu'elles croient que les chaudes journées jamais ne cesseront,
Tant l'été à pleins bords a rempli leurs visqueux rayons³.*

1. *La Chute d'Hypérion*, Chant I, 13-15.

2. Cf. Geoffrey Hartman, « Spectral Symbolism and Keats's "Hyperion" », *Essays in Criticism* 24, 1974, p. 1-19.

3. Traduction de Robert Davreu, 1-11, p. 104.

Les mots proférés, les fruits amoncelés jusqu'à faire plier la strophe sous leur poids, les dernières largesses prodiguées par un cycle naturel à l'apogée de sa maturation, au comble de sa libéralité – comment ne pas voir là une ultime mise en abyme du pouvoir de donner, du don poétique lui-même, par la grâce duquel les poèmes votifs consacrent depuis l'Antiquité les aliments ?¹ Sacrifiant à la solaire Cérès et à la Perséphone d'outre-tombe, la messe païenne est dite. Tout est consommé.

1. C'est la tradition de la *largitio* et de la *sparsio* récemment remise à l'honneur par Jean Starobinski à l'occasion d'une exposition de dessins au Louvre. Au terme de son éloge de la largesse, Starobinski cite notamment ce mot de Mallarmé, qui rappellera l'amour exigeant de Keats pour les mêmes valeurs : « *Le don se produit*, chez l'écrivain, d'amonceler la clarté radieuse avec des mots qu'il profère comme ceux de Vérité et de Beauté », *Largesse*, Paris, Réunion des Musées nationaux, 1994, p. 161.